

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 21 (1883)
Heft: 30

Artikel: l'Estudiantina espagnole
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-187773>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

L'Estudiantina espagnole.

L'arrivée à Lausanne des étudiants espagnols, nous fournit l'occasion de donner à nos lecteurs quelques détails intéressants sur cette joyeuse société.

Au delà des Pyrénées, on appelle *estudiantina* une réunion d'étudiants, armés de guitares, de violons, de flûtes, de panderillos, de castagnettes, et qui, pendant les vacances, à l'instar de nos anciens troubadours, parcourent villes et bourgades, donnant partout où ils passent sérénades et concerts, agrémentés de danses. Pour ces expéditions, ils ont un costume de rigueur, le costume classique des étudiants de Salamanque au XVI^e siècle : claque posé de trois quarts sur la tête, avec petite cuiller d'ivoire en guise de cocarde, justaucorps, ceinture et culotte de velours, bas de soie noire, gants blancs, souliers ornés de nœuds de rubans, comme les guitares, et par-dessus le tout, la grande cape.

En voyant sur le chapeau de ces étudiants une cuillère d'ivoire en guise de cocarde, bien des gens se sont demandé ce qu'elle pouvait signifier.

Cette cuiller, — en espagnol *cuchara*, — est un emblème qui se rattache à une vieille légende assez comique.

L'Espagne, au moyen-âge, était sans cesse agitée, soit par les guerres, soit par les excès de l'inquisition. Le peuple vivait dans l'ignorance. Il vint cependant un moment où les souverains de ce pays, pour en relever le niveau intellectuel, décidèrent que nul ne pourrait obtenir un emploi, s'il ne justifiait d'un certain savoir. On se mit donc à étudier. Les parents pauvres s'imposèrent mille privations pour faire instruire leurs enfants. Malgré ces sacrifices, la plupart des jeunes étudiants vivaient dans la gêne, et les moines se mirent à leur distribuer de la soupe deux fois par jour.

La distribution se faisait dans la cour des couvents, et il arrivait que, soit distraction, soit hasard, soit tout autre motif, presque toutes les cuillères disparaissaient, bien qu'elles fussent en bois. C'était à chaque distribution un tumulte et des querelles sans fin.

Les supérieurs, fatigués de ce tapage, s'entendirent un beau jour et annoncèrent aux étudiants qu'ils leur donneraient de la soupe, mais non pas de cuillères. — *Zuppa sì, cuchara no!* — De la soupe, oui, mais des cuillers, non!

Dès lors, chacun s'empessa de se procurer cet ustensile et, afin de faire bien voir qu'il en était pourvu, il le mettait sur son chapeau. Voilà comment la cuillère devint l'ornement indispensable du couvre-chef de l'étudiant espagnol.

L'*Estudiantina* s'est fait entendre hier soir, dans un concert au Casino-Théâtre, dont la brillante réussite nous fait espérer qu'il ne sera pas le seul.

Mais, jeunes Lausannoises, tenez-vous sur vos gardes, car, malgré leur étrangeté, ce sont de charmants types que ces étudiants, de taille moyenne en général, bruns de peau, aux membres musculeux et agiles. Allures un peu théâtrales, air fier, la tête près du bonnet, galants entre tous les galants... quand la femme est jolie. Les Parisiennes le savent. Ces messieurs, qui les connaissaient tout au moins

de réputation, improvisèrent maints couplets à leur adresse, lors de leur passage, il y a quelques années, dans la grande capitale. Voici la traduction d'une de ces galantes déclarations, qui pourra faire juger des autres :

« Charmantes Françaises, les étudiants seront toujours vos plus tendres admirateurs, car partout où l'on dit : étudiant, on dit : femme et amour. Vos regards, enchanteresses, allument le feu qui nous consume. Un étudiant qui a reçu un rayon de vos yeux devient votre esclave. Montrez-vous, belles, à vos fenêtres, laissez-vous admirer et remplissez nos cœurs de joie. »

On Reçu que fà reimborsà dè suite.

On entrepreneu qu'avai soumichenà po féré 'na route, avai z'u l'ovradzo, po cein que l'avai soumichenà destrà bas ; mà quand l'eut coumeinci lo travail et que l'eut teri cauquies z'acompto, ye ve que l'allavè féré betecu et decampà on bio matin sein tambou, ni trompetta, ein laisseint la route et ti lè z'ovrà ein plian. L'avai on comis po féré sè z'ecretourès, que ne vaillessai pas la màiti dè Paris et que sè terivè pas ein derrai quand poivè carottà cauquon. Cé comis dévessai 'na houitantanna dè francs à carbatier tsi quoui medzivè et cutsivè, et quand ve que son patron étai lavi, dut féré son paquiet assebin ; mà faillai payi dévant dè parti. Po s'ein teri à meillao martsì, s'ein va contà à carbatier que l'entrepreneu lai dévessai quatre senannès dè gadzo, et que n'avai soi-disant què 63 francs dein sa borsa, que lai volliavè payi tot lo drài et que lai payèrai lo restant dein cauquies dzo.

Lo carbatier que cognessai lo lulu, et qu'étai on tot malin, fe état dè lo crairè, quand bin savai que lo compagnon avai prao ardzeint, et lai fe :

— Ma fài, vouaïque ! paizo dza onna somma avoué voutron coquien dè patron ; mà l'est veré que vo n'ein pàodè pas dzo mè, et quand bin à dzo dè voai on ne sè pao pequa fià à nion, vo m'ai portant l'air d'étrè boun'einfant et mè peinsò pas que vo z'arià lo tieu dè mè fère paidrè clliào 17 francs ?

— Oh ! na. Vo prometto que dein on part dè dzo lè vo z'apporto, se repond lo djeino coo.

— Eh bin, l'est bon, compto su vo !

Lo comis lo rêmachà bin, ein rizeint ein dedein d'avai à féré avoué on pindzon à quoui l'étai tant ézi dè teri onna plionma, et preind sè nippès, son parapliodze et son catse-coquien, on espèce dè granta roclorè que lè dzeins dè vela se mettont su lào z'haillons quand pliào à bin quand fà frài et que l'appelont « pardessus ; » mà ào momeint iò vao saluà lo carbatier, stuce lai fà :

— Mà ditès vai, l'ami : dévant dè parti, teni vai cé bocon dè griya et marquà vai voutron nom et cein que vo mè dàitè su cll'ardoise qu'est cllioulàie ào mouret, dézo cé crotset, ào fond dè la tsambre à bàire ?

— Eh bin vai ; mà diabe ! tot lo mondo vairà que dàivo et cein m'eimbète.

— Oh bin, mon valet, se lai repond lo carbatier, mettè voutron « pardessus » su l'ardoise po cein